Zeitschrift: Revue historique vaudoise

Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie

Band: 70 (1962)

Heft: 4

Artikel: En marge de l'année Rousseau : le pasteur Henri Piguet et Jean-Jacques

Autor: Perrochon, Henri

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-53596

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

En marge de l'année Rousseau : le pasteur Henri Piguet et Jean-Jacques[1]

En cette année Rousseau, il serait facile de relier son souvenir à l'histoire vaudoise en rappelant ses séjours à Nyon, Lausanne, Vevey ou Yverdon, en signalant ce qui, dans la *Nouvelle Héloïse* et la maison de Clarens, ce qui dans les *Confessions*, se rapporte à notre passé. On pourrait aussi suivre, en leurs traces diverses, ses influences politiques, religieuses, littéraires, pédagogiques et voir comment les Vaudois l'ont compris, quels jugements certains d'entre eux ont porté sur lui et sur ses livres. A cet égard, les pages de Vinet dans son *Histoire de la littérature française au XVIII*e *siècle* sont particulièrement précieuses.

Aujourd'hui, notre dessein est plus modeste : évoquer un pasteur, qui témoigna à Rousseau une attention à la fois lucide et bienveillante, Henri Piguet, une des figures les plus attachantes du corps pastoral vaudois au début du XIXe siècle. En relation avec des mystiques, comme Anne-Marie Calame, fondatrice des asiles des Billodes au Locle, ami d'Alexandre Vinet et de Henri Druey, il était lettré et pieux. C'était une âme de feu. Ses collègues plus rassis parlaient de son exaltation perpétuelle. Ce n'était pas un agité, mais un esprit sans cesse éveillé, animé d'un enthousiasme qui résista aux épreuves. A sa veuve, Vinet pouvait écrire : « M. Piguet était l'un des hommes qui m'ont inspiré le plus de respect et qui m'ont témoigné le plus d'amitié. Je savais combien il donnait de bonheur à tout ce qui l'entourait, combien il était précieux à sa famille, à son Eglise, à son pays. » Son fils, André, professeur de théologie à l'Académie de Lausanne, l'a qualifié d'homme d'action, d'administrateur remarquable, au jugement sûr et prompt, à la philosophie pratique, au goût sensible : un esprit analytique.

---

[1] Sur Henri Piguet, voir nos études : *Jean-Jacques Rousseau jugé par un pasteur vaudois*, dans les *Annales de la Société J.-J. Rousseau*. Genève 1944, p. 177-190, et *Henri et Elise Piguet*, dans *Quelques Vaudois*. Lausanne 1953, p. 51-60.

Henri Piguet était né à Lausanne en 1787. Son père, Pierre-Gratien, était maître d'écriture, juge de quartier, membre de la Société des tireurs de l'Arc. Elevé à la Cité-Dessous 31, il eut comme maître Jacques Durand, érudit et ardent, à qui Vinet garda un souvenir si reconnaissant. Consacré en 1808, Piguet fit un séjour à Paris et s'y lia avec Bernardin de Saint-Pierre. Suffragant à Bercher, puis à Pampigny, il dut pour des raisons de santé prendre un repos prolongé, de 1812 à 1815. Il passa ces années à Macolin, d'où il gagnait l'île de Saint-Pierre, chère à Rousseau. Il fonda à Bienne une bibliothèque et un cercle littéraire ; il y donna des cours de littérature. Suffragant à L'Isle, stationnaire à Yverdon et à Lucens, pasteur à Chevroux, il termina sa carrière à Cotterd, où il mourut en 1830.

Dans sa jeunesse, Piguet avait eu deux ambitions : poursuivre à l'ombre d'une cure une carrière littéraire et lutter contre l'influence des philosophes antireligieux et de leurs disciples. Chateaubriand était son modèle, et à ce patronage il ajoutait celui de Fénelon, de Bossuet et des classiques, de Bernardin de Saint-Pierre et de Jean-Jacques Rousseau.

Dans cet apostolat, il fut secondé par sa femme, Elise Bauer, fille d'un magistrat de Coire. Tôt orpheline, elle avait été élevée par son oncle Hartmann, ami de Gœthe et fixé au bord des rives du lac de Bienne, dont il mit en aquarelles les sites pittoresques. Hartmann l'avait instruite en lui lisant les *Mille et une nuits* et les fables de Gellert. Il avait développé son caractère énergique, solide, ferme et dévoué. Les Piguet, lors de leur stage à Lucens — la vie était alors chère au point qu'ils durent vendre une partie de leur bibliothèque — prirent en pension de jeunes Anglais terriblement voraces pour tenter d'équilibrer leur budget.

Puis, à Cotterd, dans une cure spacieuse, ils reçurent des fillettes de familles amies, en quête d'air pur et d'une formation morale pieuse. Les pensionnaires firent à la maison la meilleure des réclames, vantèrent la situation ensoleillée de la cure, la beauté du jardin fleuri. L'une d'entre elles voyait même les Alpes se mirer dans le lac de Morat. A six heures : déjeuner, lecture de l'Evangile ou des œuvres spirituelles de Fénelon. Leçons de langues ou d'histoire par le pasteur ; de dessin par sa femme. L'après-midi, le régent du village enseignait l'arithmétique et la régente la couture. Le soir : lecture gaie ou sérieuse. Ajoutez au

programme des promenades et les travaux ménagers. On aidait aux enfants Piguet à arracher les mauvaises herbes et à soigner les poules.

Les anciennes élèves de Cotterd, qui fondèrent des *Cotterd-Vereins* un peu partout en Suisse alémanique, ont parlé avec émotion du naturel de M. Piguet, de son humeur douce et gaie, de sa vivacité, de la perspicacité de ses conseils. Il n'avait pas de parti pris politique ; il était dégagé des querelles religieuses ; il admirait Homère, Milton et Fénelon et la philosophie allemande. Mme Piguet était artiste et pratique, dévouée jusqu'au renoncement, fine et bienveillante, tendre et énergique.

Vinet résumait ses impressions de Cotterd, où avait séjourné sa fille Stéphanie :

Il est un pays fortuné.
Un beau ciel rit à ses campagnes.
Et d'un beau lac son sol baigné
S'appuie à de belles montagnes.
Douce image du paradis :
C'est mon pays, c'est mon pays.

Après la mort de son mari, sa femme continua son pensionnat, aidée par les pasteurs Archinard de Constantine et Roux de Meyriez. On transporta le pensionnat au château de Cotterd, puis au château de Salavaux. On revint à Cotterd, quand le pasteur Christinat, célibataire, offrit sa cure. En 1845, la paroisse de Cotterd ayant été réunie à celle de Montet, Mme Piguet demeura locataire jusqu'à sa mort, en 1864. De sa correspondance avec ses anciennes élèves a été formé un volume, *Lettres d'une amie maternelle*. Enfin, sa correspondance avec Druey montre l'influence profonde qu'elle exerça, comme son mari, sur cette personnalité complexe, et sur son mysticisme [1].

Mais revenons à Piguet et Rousseau. En 1808, Piguet lance, avec quelques amis, un périodique qui eut douze fascicules, et constitue la *Bibliothèque du chrétien* [2] dont les buts étaient : rendre compte des ouvrages d'apologétique, travailler à l'avancement du christianisme, montrer combien, à côté des classiques du siècle

---

[1] W. Heubi, *Une correspondance inédite d'Henri Druey*, dans *R.H.V.*, 1917, p. 193 sqq.

[2] Deux volumes in-8. Hignou et Cie, Lausanne, 1808-1809.

de Louis XIV, les philosophes du XVIIIe siècle paraissent petits et ridicules. A Diderot, incompréhensible et néfaste, à Helvetius, qui rapporte toutes les vertus à l'intérêt personnel, à Voltaire, patriarche et héros de toutes les incrédulités modernes, il convenait d'opposer Rousseau, à qui on ne pardonne point les pages éloquentes, où il démasque les philosophes avec tant d'énergie, que tout le monde sait par cœur et qui doivent faire oublier ses fautes et ses erreurs. A l'appui de ses dires, Piguet cite le passage de l'*Emile* : « Je consultais les philosophes, je feuilletais leurs livres, j'examinais leurs doctrines opposées, je les trouvais tous fiers... » et l'anathème fameux : « Fuyez ceux qui sous prétexte d'expliquer la nature, sèment dans le cœur des hommes de désolantes doctrines. »

Certes, dans la *Bibliothèque du chrétien*, Rousseau n'est pas toujours présenté sous un jour favorable. La plupart des pages qui lui sont consacrées, à part l'introduction, ne sont pas de Piguet ; ce sont des extraits tirés de Chateaubriand, de La Harpe, littérateur dont Piguet admirait la conversion et la mort édifiante, de Joseph Fiévée, l'ancien collaborateur de Condorcet, puis des *Débats*, et qui, de son opéra comique anticlérical, *Les rigueurs du cloître*, et de son roman polisson de *Suzette*, en était arrivé à publier un essai sur la nécessité d'une religion ; et, enfin, l'abbé de Boulogne, le futur archevêque de Vienne, en Isère, qui plus tard, en 1820, dans une Instruction pastorale sur l'impression des mauvais livres, condamna également Voltaire et Rousseau.

Rousseau dans la *Bibliothèque du chrétien* : éloges et blâmes, curieusement mêlés. L'abbé de Boulogne dévoile les étranges contradictions de Jean-Jacques sur le caractère des évangélistes. « Tout le monde connaît le magnifique passage de J.-J. Rousseau sur Jésus-Christ, où la majesté du style répond à la majesté des idées, et où, pour s'élever à la hauteur de son sujet, il semble s'être élevé au-dessus de lui-même. » Mais que de sophismes et de contradictions, qui d'ailleurs loin d'affaiblir le témoignage rendu à Jésus-Christ l'appuient et le font ressortir davantage.

Le portrait en vers de La Harpe n'est guère flatteur : orgueil rebuté, sophisme, trouble sa patrie, talent admirable, mais détestable par l'usage qu'il en fit, raison égarée.

Fiévée, lui, vise à l'impartialité. Il veut examiner l'*Emile* non en homme pénétré de la vérité d'une religion, mais en logicien et

en père de famille qui a de l'expérience. Cela l'amène à déclarer impossible le dessein de Rousseau d'élever un enfant jusqu'à quinze ans sans lui parler de religion, « une des pires absurdités du règne de la philosophie ». Avec non moins d'énergie, il combat la maxime favorite de ne rien enseigner d'autorité. Fiévée ne manque pas de bon sens ; ses avis sont d'une logique courante sinon profonde, mais lui appartenait-il, à lui, dont la pensée avait été souvent ondoyante, de reprocher à Rousseau d'avoir changé si souvent de système religieux, et d'avoir passé sa vie à chercher inutilement la religion à laquelle il se fixerait ?

Quant à la contribution de Chateaubriand, elle est de moindre importance.

Dissertant sur Young, il affirme que la page la plus rêveuse du poète anglais ne peut être comparée au passage où Rousseau décrit l'effet produit sur son âme par le clapotis des vagues du lac de Bienne : « Quand le soir approchait... » Et Chateaubriand rapproche ce passage bien connu du souvenir que lui laissaient certains soirs au bord des fleuves américains.

Les *Mélanges de littérature*[1], publiés en 1818, nous apportent des jugements plus personnels. Piguet était alors ministre stationnaire à Yverdon, c'est-à-dire qu'il était chargé des remplacements des pasteurs de la Classe, malades ou empêchés, pour une raison ou une autre, de vaquer à leurs obligations. Tout en suppléant les pasteurs de la ville et des environs, il poursuivait ses études littéraires. Yverdon n'était plus un centre d'imprimerie comme au temps de de Felice et de son *Encyclopédie*, mais le goût de la culture y demeurait vif. On y conservait le souvenir du séjour de Jean-Jacques chez Daniel Roguin, en 1761, et de son passage en 1764, quand les magistrats de la cité le remercièrent par tant de discours des dons qu'il avait faits à la Bibliothèque de la ville de ses œuvres et de son portrait. Chez Mme la docteuse Develey, rue de la Plaine 18, où Piguet logeait, ou dans quelque autre maison amie, il pouvait entendre le récit de traditions locales. Peu se souvenaient d'avoir vu Rousseau et étaient capables de conter avec des détails précis, comme Mme de Montolieu, des souvenirs de leur enfance, évoquant son sourire de bienveillance et ses mots caressants, car il aimait les enfants et savait s'en faire

[1] Un volume in-8, Hignou et Cie, Lausanne 1818.

aimer. Mais les amies de Mlle Jeanne Roguin, qui venait de s'éteindre en 1815, savaient ce qu'elle leur avait raconté du protégé de son oncle et de sa sœur Mme Boy de la Tour.

Tel « Journal » contenait le portrait connu : « Il était vêtu comme à son ordinaire d'une espèce de casaquin, ceint d'une écharpe et d'une espèce de redingote par-dessus un bonnet bordé de fourrure, un bâton à la main ; il nous saluait en portant la main à la poitrine. »

Enfin, le séjour à Bienne, l'amour que Piguet éprouvait de plus en plus pour la nature, un esprit plus mûr, le rendent plus sensible au charme de Rousseau et cela explique le ton de ferveur des pages qu'il lui consacre dans les *Mélanges*. Rousseau n'occupe pas à lui seul les 550 pages du volume, mais son esprit pénètre même l'essai sur la tristesse chrétienne, les Lettres à une jeune personne, les Mémoires d'un jeune Français, les Lettres sur le paysage, les extraits d'un roman historique : *Julius Alpinus*, citoyen d'Aventicum. On le sent présent dans les entretiens sur Chateaubriand, sur Pestalozzi, sur le pasteur poète Duvoisin, sur Hartmann, le peintre de l'île de Saint-Pierre. Avant de reproduire sa correspondance avec Bernardin de Saint-Pierre, Piguet note que cet écrivain est sans contredit le disciple le plus heureux qu'ait formé l'école de Rousseau. S'il a imité les paradoxes du citoyen de Genève sur l'éducation et sur la société, il s'est réfugié comme lui dans la nature, et, comme lui, il l'a décrite avec le plus grand soin. A la vérité Rousseau est un homme supérieur : la profondeur des idées, l'art de les lier avec force, le talent de convaincre et de persuader, la vigueur des tours, la précision du trait, l'énergie de l'expression, lui appartiennent à un degré éminent. Mais, dans les détails, Bernardin de Saint-Pierre a peut-être surpassé son maître. Il a plus étudié la nature ; il l'aime davantage. Il se jette moins dans la sombre épaisseur des forêts pour se livrer à l'horreur de ses pensées et se nourrir de la méchanceté des hommes et de leur perfidie. L'un des sujets de la correspondance est précisément les rapports que Bernardin de Saint-Pierre eut avec Rousseau et leurs rencontres dans le bois de Boulogne ou quelque café des Champs-Elysées.

Plus d'une pensée ou d'une attitude de Rousseau retiennent Piguet. Il tient à examiner les reproches que l'auteur des *Confessions* fait aux habitants du Pays de Vaud, et qui contrastent avec

d'autres allusions au traiteur Perrottet ou à l'hospitalité d'un cabaretier du Jorat. Piguet se demande si c'est l'effet de l'insuccès du concert chez le professeur de Treytorrens, ou si c'est l'opposition d'un Genevois, qui voyait sans plaisir l'esprit inquiet de sa patrie à côté de la bonté paisible des Vaudois, aux idées solidement établies et aux habitudes reposantes? Et ces reproches, Piguet met en doute leur valeur : intérêt local, manque d'activité, cour au pouvoir, servilité envers Berne, flatterie à l'égard des riches étrangers. Sur plus d'un point, Piguet donne cependant raison à Rousseau. Il estime comme lui que les Vaudois et les Vaudoises des milieux aristocratiques du XVIIIe siècle aimaient trop la toilette, les bals, les dépenses excessives, qu'ils voulaient plaire par une élocution trop élégante et affectée qui visait au trait et à l'érudition exagérée. Purisme forcé, bel esprit précieux, Piguet ne nie pas l'imperfection des institutions politiques, mais il plaide en faveur du peuple vaudois : vie laborieuse, obligeance extrême, douceur, pureté de mœurs, habitudes régulières. Même dans la classe supérieure, la charité de quelques hommes, qui s'imposaient des sacrifices pour soulager l'infortune, doit faire pardonner leur ridicule de s'exprimer en épigrammes. Toutes ces vertus n'expliquent-elles pas, conclut notre pasteur, que la Révolution se fit en terre vaudoise sans excès, tandis qu'en France et à Genève...

La *Lettre à d'Alembert* inspire à Piguet des réflexions : il admet le théâtre dans les grandes villes pour arracher à l'ennui, au désœuvrement et au crime une foule d'intrigants oisifs et inutiles. Mieux vaut se divertir au théâtre que de fomenter des complots contre l'Etat ! Sur des gens sans religion le théâtre peut avoir une bonne influence, en excitant de douces émotions et en leur donnant de bons exemples. Mais dans les contrées sages comme les nôtres, le théâtre est perte de temps, corruption des âmes, enseignement de vices encore inconnus.

Et surtout Piguet est reconnaissant à Rousseau d'avoir, dans cette lettre, rompu avec des hommes qui manquaient de religion, de morale et de délicatesse tout en préconisant leur vertu et leur sensibilité.

Ces hommes, ce sont Diderot, Grimm, d'une impertinence extrême envers Rousseau qui lui avait ouvert les meilleures maisons de Paris. Pour montrer combien le portrait que celui-ci a

tracé de Grimm est exact, Piguet fait demander par une sienne cousine au fils de Mme d'Epinay son appréciation. Et celui-ci lui écrit de Fribourg, le 20 mai 1811, et Piguet reproduit de longs extraits de cette missive, qui, par des faits certains et vécus, prouvait combien Rousseau avait été attristé par l'attitude de ses anciens amis, et que dans cette déception était le germe de la manie de persécution qui le rendit défiant et misanthrope. Sur l'attitude même de Mme d'Epinay, son fils remarquait l'influence des philosophes ; elle avait été circonvenue, trop faible pour leur résister. Plus tard, mais trop tard, elle s'en était repentie et avouait que ce pauvre Rousseau avait succombé sous l'animosité de gens auxquels il n'avait jamais fait de mal.

Le concours ouvert par l'Institut de France sur la littérature du XVIIIe siècle est prétexte pour Piguet de tracer un long parallèle entre Buffon et Rousseau, en marquant les contrastes entre leurs destinées, leurs caractères : l'un, fortuné et à la carrière réussie, conformiste, peu sensible, sans religion du cœur ; l'autre, errant et tourmenté, farouche, plein d'âme, malgré ses doutes et ses égarements ; Piguet, très subtilement, montre combien leur tempérament a marqué leur style même. Il termine par des constatations sur la nouveauté du style de Rousseau, sur son apport. Constatations qui sont remarquables. Il y a, conclut-il, des écrivains plus parfaits, chacun dans son genre ; aucun d'eux n'a su, comme lui, réunir à la grâce et à la délicatesse des images, à la fraîcheur des coloris et au charme du sentiment, la noblesse de la pensée, la force de la dialectique, la conviction et le pathétique des mouvements, ainsi que l'enthousiasme de la vertu.

Dans le volumineux ouvrage du ministre d'Yverdon, on retrouve encore d'autres chapitres où Rousseau apparaît. Constatation sur sa manière de concevoir la botanique qu'il a mise à la portée des dames, et sur la nécessité d'entraîner à cette étude en pleine nature les étudiants lausannois, loin de l'air méphitique des auditoires de l'Académie, de leur chambre enfumée et des récréations suspectes auxquelles ils se livrent. Ailleurs, Piguet aborde le problème des influences féminines sur Rousseau. Mme de Warens, sensuelle et raisonneuse, lui donna l'habitude des passions. Pour Thérèse Levasseur, il est sévère puisqu'il la qualifie de doublement hideuse, ignorante et stupide, et il met en doute la réhabilitation de Ginguemé.

Un chapitre sur Rousseau à Môtiers-Travers est un témoignage ému : « Il y a quelques années, j'ai visité la maison que Jean-Jacques occupait : elle est fort simple, mais cette simplicité est loin de nuire à la mémoire du grand homme. En voyant cette méchante habitation qui sert aujourd'hui de logement à un cordonnier, on ne songe qu'au citoyen de Genève ; on se rappelle ses malheurs, ses souffrances, et les sentiments qu'il inspire le font aimer. » D'un ami de Môtiers, Piguet sait que Thérèse était détestée, pleine d'esprit de chicane ; elle semait la haine et la désunion dans les ménages. On assure que Rousseau ne fut pas lapidé par les paroissiens du pasteur de Montmollin au sortir du sermon, mais que Thérèse aurait fait un trou à la vitre avec son balai et inventé l'histoire d'une pierre, d'ailleurs trop grosse pour avoir passé par le trou ! Rousseau était aimé à Môtiers. Les montagnons malicieux et malins se moquaient sans doute de son habit arménien... Mais, la veille de la prétendue lapidation, un homme, qui avait tiré la charrue toute la journée, rencontra Rousseau et lui dit : « Hé ! bien, monsieur le prophète, prophétisez-nous un beau jour pour demain ! » Cet homme vit encore : il avait cru lire dans les livres de Rousseau que celui-ci se vantait de faire des miracles comme notre Seigneur en a fait. »

Selon Piguet, malgré tout, Rousseau ne pouvait être heureux dans un vallon romantique, dans le silence des forêts, parce que victime des envieux et de la gloire qui ne permet pas à l'homme de génie de vivre en paix, même dans la retraite, à l'ombre des bois et des fraîches campagnes. Tout se termine par une allusion à Voltaire, à ses frénétiques emportements, et par cette affirmation : « Si les écrits du citoyen de Genève sont dangereux, presque toujours ses intentions sont pures. »

On pourrait encore relever une promenade à l'île de Saint-Pierre, où Piguet trouva l'atmosphère décrite par le Promeneur solitaire, mais aucune trace de ses lapins. Et dans un *Tableau de la littérature en Suisse française,* Piguet met Rousseau en bonne place, sans cacher ce qu'il dut, pour sa formation littéraire, à ses années de Paris.

Le Rousseau de la *Bibliothèque du chrétien* et surtout celui des *Mélanges de littérature* est représentatif des goûts et des idées de l'époque en terre vaudoise. C'est bien ainsi qu'un jeune théologien lettré, attaché au christianisme traditionnel, tout en étant

sympathique à certaines tendances piétistes, pouvait comprendre l'auteur de la *Profession de foi du Vicaire savoyard*. Ami des lettres, imagination ornée, accessible aux beautés de la nature, Henri Piguet avait subi le charme des descriptions de la *Nouvelle Héloïse*, de certaines pages des *Confessions* ou des *Rêveries*. Sa morale le rendait sévère pour le naturisme de Rousseau, pour certaines erreurs de sa conduite, mais il lui était reconnaissant de sa franchise ; il aimait ses qualités d'âme profondément religieuse et humaine.

Surtout, dans la lutte contre la philosophie et le matérialisme, il voyait en lui un précieux auxiliaire. N'avait-il pas été victime des Encyclopédistes ? Ceux-ci n'avaient-ils pas voulu l'écraser dans le monde ? N'avait-il pas osé, seul, leur tenir tête alors que, comme l'a écrit Vinet, ni l'Eglise catholique ni l'Eglise réformée n'avaient pu leur susciter aucun défenseur de réelle valeur et que leurs théologiens avaient fait si piètre figure ? La plupart des malheurs de Rousseau n'étaient-ils pas venus de sa courageuse opposition de défenseur d'une religion bafouée ? « Il y a dans ses écrits nombre de morceaux qui élèvent le cœur à Dieu. »

Et là, Piguet émet des idées nouvelles aussi bien chez nous qu'ailleurs, à cette époque. Il devance les travaux de Pierre-Maurice Masson ou de Henri Guillemin. Et cela montre bien l'ouverture de son esprit, la perspicacité de son jugement.

HENRI PERROCHON.